



L'arbitre Woo entre Travolta et Slater. Ci-dessous, le général Woo commandant une batterie de caméras.



Woo, deuxième coup de gong

"Broken Arrow", le deuxième film américain du réalisateur hongkongais John Woo, a eu un budget trop considérable pour être considéré comme un nouveau coup d'essai.

INTERVIEW JACQUES-ANDRÉ BONDY

PREMIÈRE / Tous les publics du monde sont-ils les mêmes?

JOHN WOO / Les spectateurs du monde entier ont envie de voir un bon film. Pour certains pays, je dois freiner sur la violence, mais pour l'Asie, c'est l'inverse: ils en veulent toujours davantage.

Ça ne vous pose pas de problème moral? Vous êtes chrétien, vous allez à l'église...

Oui, mais non, euh... Dieu est toujours dans mon cœur. Je crois que Dieu sait ce que je fais. Je veux juste faire un film divertissant. Je glorifie le héros loyal qui se préoccupe des autres. J'ai aussi été très influencé par les comédies musicales. À chaque scène d'action, j'ai le sentiment de faire une scène de danse – j'étais professeur de danse dans un lycée, à Hong Kong. Dans les films que j'ai tournés à Hong Kong, il y avait généralement des centaines d'hommes en armes et des centaines de tués. *Broken Arrow* est d'une autre nature: c'est une chasse à l'homme, les personnages dirigent l'action. Je n'étais pas focalisé

sur la violence en elle-même. Je voulais que l'histoire prenne le dessus.

Quelle différence y a-t-il entre les acteurs chinois et les superstars américaines?

La langue.

Comment expliquez-vous la vogue des films hongkongais?

C'est l'énergie qu'ils dégagent! De nombreux réalisateurs occidentaux m'ont expliqué que chaque genre avait ses règles et qu'il ne fallait pas mélanger: pas de drame dans un film d'action par exemple, ou pas de scènes d'action dans un film dramatique. Du coup, je comprends que les spectateurs puissent s'ennuyer. À Hong Kong, on peut faire le film qu'on veut. Voilà pourquoi ce cinéma a explosé.

Et pourtant, vous êtes venu travailler à Hollywood...

Au début, je trouvais inutile tout ce temps passé dans les réunions. Tout me semblait si compliqué! J'ai fini par comprendre: ici, tout le monde veut faire le meilleur film possible. À Hong Kong,

un seul déjeuner suffit pour négocier et signer avec le studio. On discute de l'histoire, du budget, du casting, et puis le réalisateur se débrouille. Là-bas, je travaille davantage comme un peintre. Je réalise les scènes d'action à l'instinct. Je n'ai jamais utilisé de story-board. J'arrive sur le décor, je me mets dans la peau du personnage et j'imagine quelles seraient mes attitudes si j'étais entouré de cinquante adversaires, etc.

Quel était le budget de *Broken Arrow*?

Plus de 60 millions de dollars [aux États-Unis, la moyenne est de 40 millions de dollars].

Vous aviez le *final cut*?

Dans ce film, oui. Oui, euh... Oui. Le bon côté d'Hollywood et des pays occidentaux en général, c'est que les gens – jusqu'au gouvernement – respectent énormément votre travail. Vous pouvez par exemple bloquer des rues entières pour tourner. Obtenir ces autorisations à Hong Kong relève du miracle. Là-bas, on jouait au chat et à la souris avec la

police chaque fois qu'on sortait une caméra dans la rue. Il n'y a même pas de cinémathèque pour recenser les films. En plus, l'industrie du cinéma marche tellement fort que les acteurs tournent souvent jusqu'à sept films à la fois! Ils n'ont qu'un petit moment à nous accorder pour chaque prise. Parfois, ils lisent à peine le texte et on tourne.

C'est pour ça que, globalement, je me sens bien à Hollywood. Je suis touché d'avoir autant de fans. Avant d'y venir, je croyais connaître les États-Unis, par les médias, le cinéma... Depuis, j'ai vu la différence. J'ai encore besoin de m'imprégner de cette culture et de voir davantage de films pour m'améliorer. Je crois avoir déjà pas mal appris et je cherche un projet dans lequel je pourrais aussi exprimer ma propre culture. Il faut que chacun apprenne de l'autre. ■

"Broken Arrow", de John Woo, avec John Travolta, Christian Slater... Sortie le 6 mars. Critique page 31.